

ANTONIA POZZI,
UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE

Il suivit le chemin qu'il devait suivre, d'un pas indolent et irrégulier, en sifflotant et en regardant au loin, la tête inclinée de ce côté, et s'il fit fausse route, c'est que pour certains êtres il n'existe pas de véritable chemin.

Thomas Mann, *Tonio Kröger*, ch. III.

C'est très rapidement et très improprement que cette communication a été intitulée : Antonia Pozzi, une biographie intellectuelle. Pour esquisser une véritable recherche de cet ordre, je n'ai pas eu la possibilité de consulter la bibliothèque d'Antonia et ses livres soigneusement annotés, ni la totalité de ses lettres dont certaines restent encore inédites. Encore moins ai-je pu avoir connaissance des réponses de ses correspondants que son père a réexpédiées à leurs auteurs ou détruites après le suicide de sa fille en 1938. Je n'ai pu me prévaloir que de l'excellent travail d'Alessandra Cenni et Onorina Dino auxquelles je voudrais ici rendre hommage et qui ont publié, depuis 1986, fragments de journal, lettres et pratiquement toutes les poésies d'Antonia Pozzi rassemblées sous le titre de *Parole*¹. J'y ajouterai le fruit de quelques

¹ Antonia POZZI, *Parole*, a cura di Alessandra Cenni e Onorina Dino, Milano, Garzanti, 1989, 416 p. ; *La vita sognata e altre poesie inedite* a cura di A. Cenni e O. Dino, Milano, Scheiwiller,

recherches personnelles effectuées récemment à la Bibliothèque Nationale de Florence sur les milieux intellectuels fréquentés par la jeune milanaise. Je voudrais avant tout faire résonner ici une voix poétique forte et originale encore mal connue en Italie même, et évoquer, puisque le sous-titre de ce colloque nous y invite, le cheminement spirituel douloureux du créateur quand il est femme et femme confrontée à un milieu masculin d'une rare exigence. Pour des raisons de temps bien compréhensibles, je ne traiterai ici que des rapports entretenus par la jeune, brillante mais fragile étudiante avec Antonio Banfi et le groupe de ses disciples.

Née en 1912 dans la capitale lombarde, c'est en 1930 qu'Antonia Pozzi s'était inscrite à la faculté des Lettres de l'Université d'État de Milan et pour elle s'ouvrait, après ses années de lycée en partie sereines, en partie obscurcies par sa malheureuse histoire d'amour avec Cervi, une période non moins tourmentée, mais illuminée par des amitiés substantielles et la possibilité de donner libre cours à sa passion de l'étude dans un milieu brillant et difficile où régnait une atmosphère d'indéniable indépendance d'esprit pour l'époque. Elle suit les enseignements d'éminents professeurs, Baratono, Borgese, Terracini, Castiglioni, le philologue ami de Cervi, mais bientôt plus que celle de tout autre, elle subit l'influence d'Antonio Banfi qui était alors titulaire de la chaire d'esthétique et réunissait autour de lui l'élite des étudiants milanais auxquels il dispensait un enseignement d'autant plus exigeant qu'il était marqué au sceau de la plus grande simplicité et de la plus grande humanité. Dans l'orbite de Banfi se sont formés tous ceux qui furent les maîtres des différentes branches de la philosophie universitaire milanaise dans les années Cinquante à Quatre-vingt, Enzo Paci, Remo Cantoni, Dino Formaggio, et qui étaient alors les condisciples ou les amis d'Antonia Pozzi. Dans les années de la grande affirmation du fascisme, le noyau banfien occupe une position à part. Il représente une bouffée d'air respirable à l'intérieur d'un espace néanmoins institutionnel, nullement en rupture de ban déclarée avec le régime, et comme un espace aménagé qui permet à des jeunes gens provenant d'horizons différents et tous plus ou moins anticonformistes de poursuivre des études dans la meilleure tradition universitaire européenne et de se former à une libre discipline intellectuelle².

1986 ; *Diari* a cura di A. Cenni e O. Dino, Milano, Scheiwiller, 1988, 108 p. ; *L'età delle parole è finita Lettere 1927-1938*, Milano, R. Archinto, 1989, 130 p.

2 Cf. A. VIGORELLI, *L'esistenzialismo positivo di Enzo Paci : una biografia intellettuale (1929-1950)*, Milano, Angeli, 1987, p. 155 : "L'influenza del magistero banfiano su questi giovani si manifestava allora più sul piano dell'apertura europea dell'orizzonte filosofico e della

Etudiante, Antonia est en contact régulier avec le groupe des fidèles de Banfi dont elle fait bientôt partie. Ce faisant, elle met un terme à une pratique solitaire des études qui ne pouvait que lui être préjudiciable. Elle va trouver dans leur compagnie des interlocuteurs difficiles et des esprits jumeaux qui stimuleront sa réflexion. Mais elle tombe aussi dans une aimable cour avec ses codes et ses rites qui est par ailleurs une véritable école d'autant plus redoutable qu'elle se défend d'en être une.

Aux yeux de jeunes esprits curieux et volontiers rebelles à la tradition, le Maître, Antonio Banfi, est auréolé de sa double formation littéraire et philosophique³, de son anti-crocianisme viscéral, de son expérience allemande, de son amitié avec Husserl ; il a introduit la phénoménologie en Italie et, conquis enfin par un marxisme non dogmatique, il comptera parmi les intellectuels résistant au fascisme qui officialiseront leurs rapports avec le Parti Communiste Italien à la fin de la guerre.⁴ Philosophe de l'existence plus que de la contemplation, Banfi résume lui-même sa position dans une lettre autobiographique de 1942 :

Direi che la filosofia ch'io ho cercato come pura contemplazione m'ha dato l'esperienza del vivente nella sua libertà e il contatto limpido e concreto coi problemi pratici. Un lungo cammino : raggiungere l'idea è certo un'ardua strada, ma più ardua il discendere dall'idea nell'esistenza con rinnovata chiarezza.»⁵

Autour de lui se serre un groupe important de disciples admiratifs dont les intérêts culturels divergent, mais dont l'exigence intellectuelle est la même. Ce sont des jeunes gens surtout et des jeunes filles intelligents donc parfois critiques, mais, pour ce qui est des philosophes, si profondément engagés dans la voie montrée par le Maître qu'on suit aisément la trace de son enseignement dans l'objet de leurs écrits

sprovincializzazione della cultura che non sul terreno specificatamente ideologico e politico, così che sarebbe improprio parlare, se non in senso affatto generico, di una "scuola" di Banfi (almeno fino al 1940 e alla nascita della rivista *Studi filosofici*, che non fu mai però organo di scuola, in senso stretto)".

3 Titulaire d'une licence de lettres classiques avec un mémoire sur Francesco da Barberino, A. Banfi est également titulaire d'une licence de philosophie avec un mémoire sur la philosophie française de Renouvier à Bergson.

4 Sur le parcours universitaire et idéologique d'Antonio Banfi ainsi que sur l'épineuse question de la prestation de serment au fascisme, on consultera utilement le n° 43-44, gennaio-marzo 1958 de *Aut Aut* entièrement consacré à A. Banfi et A. BANFI, *Umanità*. Pagine autobiografiche raccordate da D. Banfi Malaguzzi. Presentazione di M. Ranchetti, Reggio Emilia, Franco, 1967, 304 p.

5 A. BANFI, "Lettera autobiografica, 8 giugno 1942", riprodotta in G. M. BERTIN, "La formazione del pensiero di Banfi e il motivo antimetafisico" in *Aut Aut*, n° 43-44, *op. cit.*, p. 33.

postérieurs⁶. Laissons Ottavia Abate, amie d'Antonia et membre du clan, nous en présenter les composantes avec les accents hagiographiques et militants qui caractérisent toutes les pages de l'opuscule pédagogique dont elle est l'auteur, mais qui a du moins l'avantage de distinguer les sous-groupes de ce petit ensemble :

Frattanto attorno a me si era andata formando una Scuola : rivedo la nostra bella poetessa –Elisa Michel– le cui liriche religiose giovanili apparvero edite nel suo volume La Nuova Icone. Ricordo anche un'altra amica e poetessa, Antonia Pozzi, che doveva finire tragicamente suicida, qualche anno dopo, le cui poesie furono raccolte postume, nel volume Parole. E per concludere il trio dei poeti : Vittorio Sereni, che ci raccoglieva attenti attorno a lui, nel dono di una comunicativa poetica sensibilissima. Seguiva il gruppo dei filosofi : Remo Cantoni, Enzo Paci, Giulio Preti ; il gruppo dei critici e degli esteti : R. De Grada, Luigi Rognoni, Luciano Anceschi. Giorni e giorni sereni, attorno al Maestro. Nella ricerca incessante di problemi vecchi e nuovi, Egli ci raccoglieva tutti, in un cerchio di affetto e di amicizia profonda, sicché la nostra Scuola lavorava con ardore e interesse anche nel clima mortificante, irrespirabile della dittatura fascista⁷.

En fait pour être exhaustif, il faudrait aussi nommer : Clelia Abate, la soeur d'Ottavia, G. M. Bertin, Dino Formaggio, Lorenza Maranini, Maria Luisa Denti, Eva Randi, Daria Menicanti et Alberto Mondadori – les deux derniers étant poètes eux-aussi –, sans négliger quelques satellites, Mario Monicelli notamment qui devait devenir cinéaste. Le noyau des intimes qui se réunit le plus facilement autour de Banfi, qui est reçu par lui dans son appartement du cours Magenta et que l'on peut voir photographié dans la cour de la Villa Pozzi à Pasturo se limite aux soeurs Abate, Enzo Paci, Antonia Pozzi, Remo Cantoni, Alberto Mondadori et Vittorio Sereni. Tous leurs témoignages concordent et soulignent en Banfi non seulement la chaleur et la disponibilité du contact quasiment paternel, mais aussi la volonté de dresser les jeunes intelligences à l'exercice serein et sévère de la raison, l'ouverture européenne de son enseignement à une époque où le Régime entendait imposer une autarcie intellectuelle de fait. Vittorio Sereni, en quelques

⁶ Paci et Cantoni notamment communieront dans le respect du Maître en publiant des éditions critiques de Banfi : A. BANFI, *Filosofi contemporanei*, a cura di Remo Cantoni, Milano, Parenti, 1961 ; en s'intéressant après lui et tous deux, en tant qu'exégètes, traducteurs ou préfaciers, à Spinoza, Jaspers, Husserl et Kierkegaard.

⁷ O. ABATE, *Cronaca di una universitaria*, Firenze, Biblioteca internazionale editrice, 1968, p 11.

phrases, synthétise le choc que constituait pour les étudiants d'alors la parole banfienne :

Imbevuti quasi senza averne coscienza di idealismo, di estetismo, magari di fascismo respirato con l'aria, e dunque dei loro luoghi comuni, pregiudizi, abiti mentali e assiomi, c'imbatteavamo in quella nozione di crisi e del suo senso positivo di sviluppo "infinito", là dove l'aggettivo, nel discorso di Banfi perdeva ogni vaghezza falsamente suggestiva e si poneva nel suo significato dinamico di incessante, di mai finito : di evoluzione, del tutto estranea a meccaniche concezioni di progresso. In questo senso si svolgeva il tirocinio : nell'abolire ogni fretta di catturare col giudizio il bene e il male, il giusto e l'ingiusto, il bello e il brutto, la poesia e la non poesia ; sostituendo al giudizio o piuttosto preponendo alla voglia di giudicare la volontà di comprendere...⁸

Enzo Paci, le plus intellectuel d'entre les disciples, souligne curieusement, en 1936, dans une lettre d'Afrique adressée à Banfi lui-même, ce don qu'avait le professeur d'abolir les distances entre les êtres :

Vorrei essere più vicino alla sua atmosfera di attesa e alla sua grande "chiarità spirituale". Scopro a poco a poco in Lei qualcosa di insospettato. Forse è una minore serenità filosofica, ma un'umanità più viva e così giovanile che mi lascerei quasi trasportare a scrivergli come a un mio coetaneo⁹.

Luciano Anceschi, à son tour, évoque avec ferveur ses années banfiennes :

Quanti avvii e movimenti della memoria ! Ma qui si dovrà parlare di poesia, e, ad indicare l'atmosfera in cui vivemmo, basterà ricordare ormai che cosa fu la scuola di Antonio Banfi, per noi, un maestro, veramente, un uomo che lasciava tutta la sua flessibilità, ricchezza e movimento, e non sembrava imporre nulla, anzi sollecitava in noi il nascere del nostro essere autentico. Con lui gli studi furono veramente un incanto, e una continua

8 V. SERENI, Presentazione di A. BANFI, *Ricerche sull'amor familiar e tre scritti inediti*, Urbino, Argalia, 1965, p. 7. Dans *Ritratti su misura di scrittori italiani*, a cura di Filippo Accrocca, Venezia, Sodalizio del Libro, 1960, on trouve p. 383 cette remarque de Sereni qui affirme, après avoir cité les noms de quelques amis fort différents de lui : "Tutti siamo stati allievi di Antonio Banfi, che sapeva tenerci uniti nonostante le diverse e a volte contrastanti inclinazioni".

9 Lettre d'Enzo Paci, qui se trouvait alors à Bur Scibis en Afrique Orientale où il participait en tant que volontaire à la guerre d'Éthiopie, adressée à Banfi et extraite de l'Archivio Banfi de Reggio Emilia ; citée dans A. VIGORELLI, *L'esistenzialismo positivo di Enzo Paci*, op. cit., p 141.

apertura sul mondo, sulla storia con una particolare acutissima razionale "metodologia del metodo", e sempre con improvvise illuminazioni e prospettive infinite, e, in ogni caso, inaspettate. Così egli accoglieva tutte le inquietudini nostre e del tempo con una comprensione che ci appariva illimitata, e con un vaglio sereno. E la sua cattedra fu come un luogo a cui convergeva una vita ricchissima in una Milano inquieta, che, più di ogni altra città d'Italia, pareva sentire il vento frizzante e diverso dell'Europa vicina¹⁰.

D'Antonia Pozzi nous ne possédons bien naturellement que quelques réactions immédiates, "à chaud" pourrait-on dire, sur la personnalité de Banfi dans les *Diari* ; dans les lettres qui sont aujourd'hui disponibles, elle n'y fait pas allusion. L'intérêt et les limites de ses réactions résident dans leur absence de recul face à leur objet, déterminé par un égocentrisme tyrannique, mais que l'on pressent déjà impuissant à se muer en authentique narcissisme du créateur. Sensible plus que tout autre au verbe de l'enseignant, elle confie avoir pleuré en l'écoutant et s'interroge, mettant en parallèle les propres mouvements de son âme et les idées exposées par le Maître :

Perché l'altro giorno ho pianto quando Banfi ha parlato dell'Angelico ? Anche in me gli schemi si dissolvono e nasce il realismo umano. O piuttosto vorrebbe nascere e non può, in nessuna forma della realtà può esprimersi, come un pianto che non trova gli occhi per cui sgorgare, un sorriso che non ha volto in cui aprirsi.¹¹

Le même jour, un peu plus loin, elle note avec un sens du détail négatif, mais un sens de l'esthétique qu'on ne saurait blâmer :

Come è piccola la stanza di Banfi. Con tante librerie nere, un'acquaforte della Sistina dietro la poltrona, una stampa dello studio di Faust davanti al tavolo. Dalla finestra si vede un piccolissimo cortile, il sole su pochi tegoli chiari e scuri, un comignolo. In un vasetto tre rami di pungitopo con infissi degli orribili fiori di celluloidi rosa. Perché ?¹²

Mais surtout Banfi a su, presque malgré elle, capter sa confiance ; elle lui a dit qu'elle écrivait et, implicitement, il apparaît comme le juste, l'autorité légitime et intéressée à laquelle elle ne peut plus se soustraire :

¹⁰ *Linea Lombarda*, op. cit. ; Prefazione, p. 11-12.

¹¹ A. POZZI, *Diari*, op. cit., 4 febbraio 1935, p. 37.

¹² *Ibidem*, p. 39.

Perché gli ho detto che scrivo degli orribili versi ? E adesso non potrò mancare, adesso bisognerà che mi vinca, che finga di credere in un valore anche minimo delle cose mie, che porti a Banfi qualcuno dei miei fogli.. E ora bisognerà che Banfi veda le mie cose. Un mese fa, come ne sarei stata felice : coraggiosa, pronta allo sbaraglio¹³.

Autour du Maître et dans le cercle plus restreint englobant Antonia Pozzi, les philosophes, hommes et femmes, sont les plus nombreux : Enzo Paci, Remo Cantoni, Dino Formaggio en particulier qui, une vingtaine d'années plus tard deviendront à leur tour les Maîtres écoutés de la Statale de Milan et de la Bocconi. Les poètes y sont un peu en marge. C'est à n'en pas douter dans le voisinage de Sereni –le plus grand, Anceschi est un théoricien–, qu'Antonia voit s'ouvrir pour elle un espace d'autonomie que le cénacle banfien en fait lui refuse. Milieu très formateur, mais pour sa propre sauvegarde assez fermé, comme peut l'être une bulle protégée de l'extérieur, où chacun se sent tenu de donner le meilleur de soi, le groupe encadre solidement, construit Antonia plus qu'il ne l'épanouit. Certes, ses tendances volontaristes y trouvent leur compte. Elle a l'impression d'apprendre à penser, se laissant aller à son mouvement naturel qui est de fuir, non sans regrets, dans le monde des idées une réalité qui ne lui a guère réussi. Avec ses condisciples qui prennent activement part aux batailles culturelles de l'époque car ils collaborent successivement ou conjointement –Paci et Anceschi surtout– à toute une série de jeunes revues à la vie mouvementée : *Il Saggiatore*, *Il Cantiere*, *Il Meridiano di Roma*, et croisent le fer avec *Solaria*, elle découvre Rilke, Mann, Kafka et s'enthousiasme pour la culture et la philosophie allemandes. Si le milieu apparaît très tonique, et il l'est, ce petit monde –car il a aussi des aspects de petit monde– n'en est pas moins dur, traversé qu'il est par de dramatiques tensions dont on trouve des échos allusifs dans le Journal et dans les lettres d'Antonia¹⁴. Quelques-uns de ses membres, psychologiquement les plus fragiles, n'y résisteront pas. Evoquant la crise personnelle d'Enzo Paci, consécutive au suicide de Gianni Manzi son ami intime, comme lui élève de Banfi, Amedeo Vigorelli commente opportunément :

13 A. POZZI, *Diari*, op. cit., p. 39-40.

14 En particulier : A. POZZI, *Diari*, op. cit., 12 marzo 1935, p. 45 et *L'età delle parole è finita*, op. cit., p. 79 lettre à V. Sereni, 20 juin 1935. Antonia y évoque entre autres choses le suicide de Manzi.

*Il suicidio di Manzi (legato a una vicenda sentimentale) non rimane un episodio isolato in quegli anni e in quell'ambiente. Ad esso (sia pure con motivazioni diverse) se ne possono accostare almeno altri due che pure colpiscono da vicino Paci : quello di Dante Conforti (comune amico di Paci e di Lorenza Maranini e intimo di Eva Randi), che si impiccò alle sbarre di una finestra del collegio Ghislieri di Pavia, in preda a una grave crisi depressiva in cui pare confluissero drammi e conflitti sia di natura personale che politica, e quello di Antonia Pozzi (che vediamo ritratta in una celebre fotografia del gruppo dei "banfiani" con A. Banfi, Clelia Abate, Ottavia Abate, Vittorio Sereni, Enzo Paci, Alberto Mondadori, Remo Cantoni, riuniti proprio nella villa dei Pozzi a Pasturo, nei pressi di Como), che si suicidò subito dopo (sic) aver concluso la tesi di laurea su Flaubert, e di cui venne pubblicata postuma la raccolta di poesie *Parole* (recensita con commozione da Enzo Paci su "Corrente di vita giovanile", a. II. n° 13, 15 luglio 1939).¹⁵*

Remarquons que, outre l'erreur de date la concernant (Antonia a soutenu sa *tesi* en novembre 1935 et elle s'est suicidée en décembre 1938), Vigorelli n'évoque, fût-ce lointainement, ni les circonstances ni les raisons de sa mort. L'amitié la plus rare au sein du groupe est celle qui l'unit à Vittorio Sereni, né à Luino un an après elle, et venu plus tardivement à Milan. La grand-mère maternelle de Vittorio était une Pozzi, issue d'une famille de commerçants bien connus à Luino et qui n'avait vraisemblablement aucun lien de parenté avec le père d'Antonia ; mais l'homonymie, si elle n'était pas nécessaire pour les rapprocher, les a peut-être fait sourire. C'est à lui qu'elle se confie dans quelques lettres d'une grande lucidité et d'un grand abandon :

... mi accorgo sempre di più che la mia amicizia per te è la più vasta (proprio in senso spaziale) di quante abbia mai provato. Perché con tutti (Paolo Treves, l'Alba e la mia amica Lucia che non conosci) c'è sempre qualche aspetto di me che deve per forza restare escluso ; invece a te mi accorgo di poter dire tutto, come a un me stesso migliore e più chiaro.¹⁶

Les amitiés féminines les plus précieuses aux yeux d'Antonia Pozzi, par contre, ne relèvent pas du groupe banfien. Ce sont des connaissances bien plus anciennes dont elle évoque plus éloquemment le charme secret et la complicité à travers des poésies telles que :

15 A. VIGORELLI, *L'esistenzialismo positivo di Enzo Paci*, op. cit., p. 172, note 88.

16 A. POZZI, *L'età delle parole è finita*, op. cit. 16 août 1935, p. 85.

*Sorelle, a voi non dispiace
 ch'io segua anche stasera
 la vostra via ?
 Così dolce è passare
 senza parole
 per le buie strade del mondo –
 per le bianche strade dei vostri pensieri –
 così dolce è sentirsi
 una piccola ombra
 in riva alla luce – 17*

qu'à travers des lettres qui restent, malgré tout, plus superficielles que celles adressées à ses amitiés masculines.

Dans ce milieu banfien exaltant mais dur, Antonia s'est sentie humainement et intellectuellement intégrée, puisque de 1935 à 1938 elle en partage non seulement la vie de société, mais encore les options fondamentales, en particulier le fameux débat mannien sur l'opposition entre *geist* et *leben*, qui l'agite et que nous devons aborder un peu plus loin, et l'ouverture européenne de la culture dans une direction avant tout allemande et anglo-américaine. En cela elle illustre à merveille les réflexions de Vittorio Spinazzola sur la culture à Milan dans les années Trente.¹⁸ Celui-ci souligne en effet dans son essai que la culture française perd sa situation d'hégémonie au profit de la culture anglo-américaine. Antonia Pozzi est le type même de ces jeunes intellectuels quittant une rive pour l'autre : elle vient de couronner ses études académiques par un bel essai sur Flaubert, auteur témoignant de l'importance qu'a encore la culture française à l'Université, et avec qui elle a par ailleurs des affinités profondes. Antonia Pozzi est comme lui un créateur tenaillé par le problème de l'oeuvre présentée comme une alternative à la vie. Flaubert n'en représente pas moins une culture qui est sur le point de passer la main. Car les livres contemporains qui meublent la riche bibliothèque d'Antonia sont en majorité allemands, anglais, américains. C'est d'Aldous Huxley qu'elle parle devant les étudiants, appelée par Banfi à tenir deux séminaires à l'Université. C'est sur un roman de ce même

17 A. POZZI, *Parole*, op. cit., 6 décembre 1930, p. 51.

18 V. SPINAZZOLA, «Scrittori, lettori e editori nella Milano fra le due guerre» in *Editoria e cultura a Milano tra le due guerre*, Milano 19-20-21 febbraio 1981, Atti del Convegno, Milano, Fondazione Arnoldo e Alberto Mondadori, 1983, p. 21-35.

Huxley, paru l'année précédente, *Eyeless in Gaza*,¹⁹ qu'elle écrit, lorsqu'avec Paci, Cantoni, Rognoni, Formaggio, Sereni elle collabore elle aussi en mai 1938 à la revue *Corrente* à laquelle les banfiens ont pris une si grande part, les hommes presque exclusivement. En juillet de la même année, elle annonce à Alba Binda qu'elle s'apprête à écrire un article sur le Britannique Charles Morgan.²⁰ C'est encore vers la littérature allemande et anglaise qu'elle se tourne, quand elle s'attaque à la traduction. Nous possédons deux de ses essais : un chapitre d'un roman de l'écrivain allemand Manfred Hausmann, *Lampioon küsst Mädchen und kleine Birken* (Lampioon bacia ragazze e giovani betulle), qu'elle traduit à Pasturo en 1937 pendant sa convalescence, après son opération de l'appendicite, et un passage de *Contrepoint* d'Aldous Huxley. On peut dire qu'en 1938, Antonia Pozzi est, au niveau de l'intelligentsia anonyme, avec en plus l'avantage de la solide base allemande des banfiens, le produit d'une nouvelle perspective culturelle que Vittorini, milanais d'adoption, va bientôt incarner brillamment.

Si 1935 est, sur le plan personnel, l'année de la prise de conscience d'un échec irrémédiable de son amour pour Cantoni, elle pourrait être aussi celle de l'acceptation d'une solitude qui ne se présente plus comme insupportable ou réductrice mais enfin digne et féconde :

*questa che è più di un dolore
gioia di continuare sola
nel limpido deserto dei tuoi monti* ²¹.

L'expérience, bien que très douloureuse, amère car elle a rompu la femme, laisse néanmoins espérer l'affirmation du poète. "Un destino" s'achève sur ces simples mots : "ora accetti / d'esser poeta". Depuis longtemps déjà, Antonia puisait ses ressources dans une poésie de la nature, solution existentielle, alternative à la précarité de tout attachement humain :

19 En français : *La paix des profondeurs*, traduit de l'anglais par Jules Castier, Paris, Plon, 1941, 2 vol.

20 A. POZZI, *L'età delle parole è finita*, op. cit., 7 juillet 1938, p. 101. C'est notamment l'auteur de *The Fountain*, roman paru en 1932.

21 A. POZZI, *Parole*, op. cit., «Un destino», 13 février 1935, p. 260.

*quale acqua di neve fu mai
così chiara alla bocca
com'è il vostro lume sereno
alla notte del cuore ?²².*

Enfin, sa brève vie se clôt sur deux ans (1937-1938) qui s'annoncent comme l'embellie avant le naufrage final. Dans une lettre du 11 août 1938, Antonia fait part à Lucia Bozzi de la confiance retrouvée. En effet, l'année 1937 enregistre comme une brusque montée de sève dans l'activité poétique d'Antonia qui s'épuisera rapidement en 1938, sans toutefois que s'éteigne complètement l'espoir. Quel rôle exact ont pu jouer la guerre imminente et la dispersion de quelques solides amitiés, consécutive à la promulgation des lois raciales dans la déstabilisation sans remède d'Antonia ? Nul ne peut douter qu'elles y eurent une grande part. Dans les pages des *Diari* relatives à cette époque-là, elle nous apparaît tour à tour calme, sûre de ses racines terriennes et très bouleversée par des visions et des sensations étranges qu'elle relate et qui la transportent dans un monde irréel où rôde la proximité d'une mort qui n'a plus rien d'angoissant. Ni les poésies, ni les lettres des derniers mois ne présentent en revanche de caractère inquiétant. Elle adresse, le 23 octobre 1938, une longue missive à Paolo Treves, son aîné de quatre ans, ami de longue date et fils de Claudio, le leader socialiste qui avait longtemps défié Mussolini avant de trouver la mort en exil à Paris. A cette date, Paolo, frappé comme toute sa famille par les lois raciales, vient de trouver refuge à Londres. Les liens entre Antonia et Paolo Treves sont subtils et profonds. Disons qu'elle pourrait se reconnaître dans cette phrase de Paolo évoquant sa propre enfance : «...ricordo distintamente la solitudine, il senso di esser diverso e quindi, allo stesso tempo, la superiorità e il timore». ²³ Dans cette lettre, elle parle d'elle-même avec une sorte d'avidité qu'on jugerait effrontée, compte tenu des épreuves terribles que vient de traverser la famille Treves, si on ne la savait, a posteriori, si près d'une mort que va chanter Sereni dans un court et très beau poème intitulé : 3 dicembre ²⁴.

Rarement personnalité s'est trouvée, comme Antonia Pozzi, au centre d'un réseau de contraintes et de tensions à ce point complices et paradoxales puisque ceux-là même dont le rôle eût été de contrebalancer

22 A. POZZI, *Parole*, op. cit., «Lume di luna», 13 février 1933, p. 119.

23 Paolo TREVES, *È inutile avere ragione Saggio su trent'anni di paura*, Milano, Ed. Cavallotti, 1949, p. 11.

24 Vittorio SERENI, "3 dicembre", *Frontiera*, in *Tutte le poesie*, Milano, Mondadori, 1986, p. 28.

une situation familiale particulièrement oppressante, non seulement n'exercèrent pas l'influence stabilisante qu'on aurait pu attendre d'eux, mais aggravèrent son malaise. Au fond son drame aura été que son entourage a toujours voulu qu'elle fût différente de ce qu'elle était ; il a toujours vu en elle, être jeune et femme, un individu à façonner plutôt qu'une personne en quête d'épanouissement. Elle-même a mal vécu cette faille originelle, cette situation de vilain petit canard dans sa famille ou avec ses amis, le fait de ne point être comme on la désire, de se savoir différente et de se vouloir, malgré tout, semblable : dilemme éminemment féminin. Alors – et en cela on peut dire qu'elle a été sa propre victime – elle a cédé tour à tour à la séduction intellectuelle ou sentimentale de ces multiples coercitions. Elle-même s'est voulue, un moment, telle que les autres, tous les autres, l'avaient souhaitée ; journal, lettres et poèmes l'attestent : "sono ciò che *devo* essere" écrit-elle à Cervi en 1930 (c'est nous qui soulignons). Disons à sa décharge que, le plus souvent, la figure masculine à l'origine de la contrainte lui propose d'elle-même une image valorisante et contestée. Par bonheur sa soumission n'a jamais été totale : Antonia ne s'est pas reniée. Sa mort, en fait, aura été un suprême refus, une réponse à l'impossible conciliation d'aspirations contraires.

Victime, elle l'a été de sa famille biologique dont elle a intériorisé l'éducation et rejeté les conventions sociales et le mode de vie, mais aussi des êtres dont elle voudra s'entourer. De Cervi, tout d'abord, le père qu'elle s'est choisi contre un père naturel trop distant. Cervi lui a, certes, ouvert le monde de la littérature et des idées, mais il vit dans la vénération assez morbide d'un passé qu'Antonia n'a déjà que trop tendance à cultiver elle-même et, surtout, il n'a pu assumer la conduite d'une révolte contre sa famille. S'il a vraiment essayé d'attiser en elle une foi religieuse naturellement tiède, pour ne pas dire absente, n'était-ce pas dans le souci de rechercher un alibi à sa propre résignation qu'il ressentait déjà comme une défaite ? Dans une démarche qui sera constante chez elle au cours de ses rencontres importantes, Antonia ressent, dans un premier temps, ses élans ou sa différence comme une faute dont elle doit s'amender, dont elle s'efforce vainement de s'amender, et c'est sur ce manque premier de confiance en soi que ne cessera de jouer consciemment et inconsciemment son entourage.

Après le *ginnasio* Manzoni, cette seconde famille dont elle faisait déjà état avec transport en 1926 dans son journal²⁵, la famille spirituelle

25 «...trovo che sarebbe così giusto poter incominciare l'anno continuando le abitudini consuete, fra le cose più care : la casa e la scuola! Giusto, almeno per me, che, sempre sola, ho in quest'ultima tutto il mio svago, tutte le mie amicizie, e tanta parte di affetto ; per me, che, come

qu'elle a trouvée à l'université de Milan, ne l'épargnera pas non plus. De la même manière que nous avons pu parler d'intégration dans le groupe banfien, il nous faut à présent mettre en évidence ce qui a en revanche constitué une marginalisation rampante, en partie naturelle et quasiment involontaire de la jeune fille dont la sensibilité, comme privée de défenses, était hélas à la mesure de l'intelligence. Hormis le rapport privilégié et, à bien des égards, salvateur avec Vittorio Sereni qui joue auprès d'elle le rôle du frère et du confident, Antonia semble s'être brisée contre un petit cénacle dont les temps, peu cléments pour les intellectuels qui se découvrent critiques envers le régime, ont aiguisé l'intransigeance. Échec de la femme auprès de Remo Cantoni qui se joue d'elle pendant un certain temps, avec une inconscience qui se voudrait du cynisme, et qu'elle a aimé, mais sur qui elle ne s'aveugle pas.

De cet amour, les lettres et le Journal révèlent l'attirance-répugnance éprouvée par Antonia pour une composante physique, cette fois-ci, manifeste mais vécue comme une faute, une déchéance :

...tu un giorno mi hai detto che io sono molto nobile,» écrit-elle à Vittorio Sereni le 20 juin 1935, évoquant à demi-mots une soirée trouble et qui lui fut particulièrement pénible, « che non so che cosa sia la volgarità. Se mi vedessi oggi, Vittorio : che spacco tremendo è avvenuto in me, che crollo. Da una parte l'Antonia delle poesie e dei buoni principi, dall'altra un essere senza volontà e senza centro, che ascolta senza reagire i discorsi più brutali e quando gli occhi che ha di fronte diventano cinici –non più né fraterni né pietosi– non si alza, non va via, ma resta come ipnotizzata ad aspettare quelle carezze che sa che le vengono date –non per pietà– ma per gioco, uno stupido gioco che non costa nulla e può costare una vita».²⁶

Dans sa tendance constante à s'autoflageller, elle observait dans son journal, le 12 mars 1935 : «E ancora una volta devo dire che Remo è la persona che mi ha fatto più bene al mondo : perché è il solo che non ha avuto pietà di me.» La notation n'avait pas une teneur uniquement masochiste, puisqu'elle ajoutait : «Forse stasera sono al di là dell'amore, Tonio Kröger al di là della vita, al di là della tempesta, che ormai può cantare e padroneggiare la tempesta nel canto.»²⁷, dans une sorte

voglio bene alla mia casa, sento di volerne tanto tanto anche al Ginnasio Manzoni !...» A. POZZI, *Diari*, op. cit., Notte di san Silvestro 1926, p. 32. Lisant entre les lignes et passant sur les formules convenues qu'emploie presque malgré elle une adolescente accomplie, on ne peut qu'être frappé par le fait que tout l'élan affectif d'Antonia va vers un milieu scolaire plus présent que sa famille.

²⁶ *Ibidem*, p. 80.

²⁷ A. POZZI, *Diari*, op. cit., 12 mars 1935, p. 46.

d'acceptation du créateur qui subordonne la vie à son oeuvre. Le doute, certes, l'assaille mais jusqu'au dernier jour il ne la terrasse pas définitivement, imprimant à son existence un épuisant mouvement oscillatoire. C'est ainsi qu'à l'obscène assurance masculine de Cantoni affirmant vouloir faire d'elle "una vera donna", elle oppose, toujours dans la lettre à Vittorio Sereni du 20 juin, la dignité très lucide de celle qui est capable de porter une juste appréciation sur sa réelle nature :

io credo e temo che una vera donna non sarò mai, che anzi, cercando malamente di esserlo, finirei col perdere la parte più vera e meno banale di me. Forse il mio destino sarà davvero di scrivere dei bei libri di fiabe per i bambini che non avrò avuti.

La poésie d'Antonia chantera l'incompréhension, mais ni dans ses lettres ni dans son journal, celle-ci ne noircit délibérément Remo Cantoni. Ses mots parfois durs en soulignent surtout la légèreté et la fatuité presque naturelles de l'homme trop généreusement doté par la nature : intelligent, beau, plein d'aisance et sûr de lui (sur la fameuse photographie du groupe banfien, son visage bien que plus fade n'est pas sans rappeler celui de Vittorio Sereni). Cantoni fera une belle carrière universitaire : ses publications sont innombrables. Il se signale tour à tour comme philosophe, critique littéraire, directeur de revue, préfacier, traducteur de Fichte, de Johann Gottlieb, de Hartmann notamment. Ses dons réels de vulgarisateur lui permettront en outre d'aborder le journalisme et de tenir une rubrique de philosophie de 1950 à 1954 sur *Epoca* dont il n'aura pas à rougir et dont les différentes chroniques, rassemblées en volume, obtiendront un gros succès de public.²⁸ Dans cette «Vita quotidiana», qui prend la forme de petits chapitres, quelques-uns prenant un ton plus personnel ont attiré notre attention. Sous le titre «Audacia», Cantoni écrit :

Lo sfrontato è inintelligente perché non capisce che ogni situazione erotica è una situazione particolare. Egli applica indiscriminatamente la sua tattica dell'impudenza nella convinzione che il pudore sia una favola inventata dai moralisti. Ma questo errore di valutazione non è il più grave. Egli ritiene, con una presunzione senza limiti, che i veli del pudore debbano sempre cadere sotto lo strappo della sua iniziativa. Gli si potrebbe perdonare una filosofia erotica banale che interpreta in termini esclusivamente sessuali la

²⁸ R. CANTONI, *La vita quotidiana*, Milano, Mondadori, 1955 ; republié par Il Saggiatore en 1966, 1972 et 1976 (549 p.) d'où nous citons. Le titre de la rubrique sur l'hebdomadaire était «Ragguagli dell'Epoca».

*femminilità. Imperdonabile è la pretesa che ogni donna confermi proprio con lui la verità della sua presunta e invereconda filosofia».*²⁹

Plus loin, lorsqu'il traite de l'«Eutanasia», Cantoni remarque qu'elle n'est pas la seule façon de donner la mort à notre prochain et il s'attarde sur ce qu'il appelle "le uccisioni inconsapevoli" : «... tutto ciò che logora fisicamente e moralmente le energie di un uomo ne abbrevia l'esistenza». Quelques lignes après, il précise encore : «Noi, con la nostra sventatezza morale, mancando di rispetto a noi stessi e al prossimo, uccidiamo spietati e inconsapevoli, senza giustificazione che non siano la nostra inerzia, la nostra responsabilità».³⁰ Alors, brusquement, voilà que la superposition des deux passages suggère que, au-delà de la réflexion d'ordre général, le Cantoni de la fin des années Cinquante juge peut-être le jeune homme qu'il a été à un moment de sa vie. D'autres passages encore évoquent en filigrane l'ombre d'Antonia. Ne citons que celui qui est relatif à l'autoanalyse, où l'auteur traite non seulement de la difficulté qu'il y a à se connaître soi-même sans tomber dans l'exaltation ou la compassion de soi, mais encore de la difficulté à être connu des autres qui, extérieurs à nous, ont souvent une vision superficielle qu'il ne faut jamais surestimer. Antonia Pozzi a été la victime de ce double regard déformant, d'elle sur elle, prisonnière de son isolement, et regard hâtif et masculin du groupe banfien sur sa personne qu'elle a dramatisé à plaisir dans sa ferveur d'autodénigrement.

Echec tout aussi grave, sinon plus, du poète en raison de ses options littéraires. Elle se heurte à l'incompréhension et donc à l'indifférence de jeunes hommes pour sa nature trop nerveuse, trop sensible, son verbe transparent à une époque d'hermétisme, son besoin vital d'écrire, comme celui d'être reconnue, sans passer par une théorisation pointilleuse ou, encore moins, une conceptualisation fumeuse. Ce dernier aspect d'Antonia Pozzi ne pouvait que faire l'objet d'un blâme implicite dans un milieu majoritairement composé de philosophes et de critiques : tout ce qui n'est pas d'abord intellectuellement fondé n'est pas sérieux. Pourtant l'absence d'un a priori conceptuel ne signifie nullement qu'Antonia soit dépourvue d'une poétique qui se définit au contraire à travers certains poèmes de *Parole*, dans son journal, dans ses lettres à Tullio Gadenz qui déplaçaient si fort à Giancarlo Vigorelli³¹ et enfin

29 R. CANTONI, *La vita quotidiana*, op. cit., p. 86-87.

30 Ibidem, p. 218.

31 G. VIGORELLI, collaborateur assidu de *Corrente di Vita Giovanile* et un des derniers survivants du groupe banfien, avait écrit dans *Tempo*, à l'occasion de la sortie de l'édition de 1943

dans son essai sur la formation littéraire de Flaubert dont on sent bien qu'elle partage bon nombre de prises de position. L'ensemble de ces écrits devra, bien entendu, faire l'objet d'une étude systématique. Mais tout cela explique en grande partie une condescendance qui la poursuivra bien au-delà de la mort, son exclusion hâtive et quelque peu embarrassée de *Linea Lombarda* de la part de Luciano Anceschi³². Pasolini, soulignons-le, bien que fondamentalement d'accord avec Anceschi sur la définition d'un courant lombard de poésie, récuse néanmoins l'exclusion de Pozzi et Badoni « forse non del tutto giustificatamente escluse » et il précise sa pensée en concluant : « La misura lirica lombarda non è nel canto ma nel discorso liricizzato da violenza espressiva ».³³ Il apparaît évident qu'il nous faudra examiner aussi, maintenant que nous disposons d'un corpus intégral et philologiquement correct, la poésie d'Antonia Pozzi à la lumière de cette affirmation, ce qui lui permettra, étant située avec rigueur, d'échapper à tout impressionnisme tendancieux.

Tous, comme Cervi, semblent n'avoir jamais voulu miser que sur sa volonté et ses facultés cognitives, alors que son inspiration profonde est toute instinctive et sensorielle. Là encore son masochisme y trouve momentanément son compte :

*Da che ho conosciuto Remo e gli altri, ho ricominciato a vivere spiritualmente. Gli schemi della mia personalità si sono rotti a contatto con le loro personalità più forti. Mi hanno fatto molto bene, perché non hanno avuto nessuna pietà. E sono indulgenti solo quando in realtà me lo merito, non quando immagino di meritarmelo».*³⁴

de *Parole*, «Ricordo di Antonia Pozzi», n° 218, 5 agosto 1943, un article chaleureux : «Noi la ricordiamo ardente d'ogni idea che ci inquietava in quegli anni : erano pressapoco gli anni di certe letture comuni della *Montagna incantata*, delle prime scoperte degli esistenzialisti sotto la guida di Banfi, dei gruppi milanesi di *Orpheus* e di *Camminare*», mais dans lequel il disait «magniloquenti» les lettres à Tullio Gadenz qui avaient été ajoutées à *Parole*.

32 Luciano Anceschi esquissant dans son introduction les caractéristiques de la *linea lombarda* des poètes qu'il fait entrer dans la brève anthologie qui porte ce nom (*Linea lombarda*, sei poeti a cura di L. ANCESCHI, Varese, ed. Magenta, 1952, 127p.) ne les retrouve ni en Piera Badoni ni en Antonia Pozzi qu'il exclut donc du recueil ce que, soit dit en passant, Pasolini contestera deux ans plus tard dans «Implicazioni di una linea lombarda» repris dans *Passione e ideologia (1948-1958)*, Milano, Garzanti, 1960, p. 429-436). Nous voudrions souligner ici la façon curieuse et combien significative dont Anceschi, dans cet écrit, nomme Antonia Pozzi uniquement par son prénom (p. 16-17) : «Non dimenticheremo, però, l'inquieta e gentile Antonia...e Piera Badoni. Antonia era un alveare di direzioni poetiche...Piera Badoni ha un piccolo canzoniere...Antonia, e Piera Badoni non compaiono, per tanto, in questa raccolta». Et un peu plus loin : «Ecco Antonia : ...E la Badoni : ...». C'est Antonia, mais elle est avant tout Ophélie.

33 P.P. PASOLINI, *Passione e ideologia*, op. cit., p. 434-435.

34 A. POZZI, *Diari*, op. cit., 4 février 1935, p. 41.

En fait, les commentaires sont rudes et blessent, mortellement peut-être : «Scrivi il meno possibile», lui a dit sans ménagement Enzo Paci ainsi qu'elle le rapporte dans son Journal à cette même date, étourdie de douleur. Ils confirment en tous cas les doutes qu'Antonia ne cesse d'entretenir, comme la plupart des créateurs, sur la valeur de sa poésie et son aptitude à affronter la vie, «questo velenoso mondo / che mi attira e respinge». Elle se ronge, se défait peu à peu :

*Nessuno mi toglie dall'anima il giudizio di Paci. E soprattutto, soprattutto che cosa mi autorizza ad annettere un'importanza qualsiasi ad una attività che fino a ieri consideravo non un dovere, ma un piacere spirituale, non una fatica, ma un rifugio ? Ma che diritto ho io di credermi qualcuno ?.*³⁵

Comment expliquer ce jugement apparemment sans appel de Paci qui fit si mal à Antonia et qu'elle rapporte dans sa brutalité, hors de tout contexte très clair, s'empressant d'y ajouter son commentaire d'autodépréciation ? Il est probable, mais nous ne pouvons l'affirmer, qu'elle lui a montré quelques-uns de ses poèmes, peut-être ce qu'elle considère, dans ce même fragment de journal, comme ce qu'elle a écrit de plus achevé : les dix poésies qu'elle a réunies sous le titre *La vita sognata*.³⁶ Enzo Paci avait une grande emprise sur les autres, il impressionnait par son sérieux, sa sûreté de lui-même. Amedeo Vigorelli rapporte dans son livre que Lalla Romano avait été frappée par «la viva impressione di maturità personale e intellettuale» qu'il donnait.³⁷ On trouve par ailleurs chez lui, à côté de la position de type janséniste (un *dovere*, una *fatica*) que l'on déduit facilement du commentaire d'Antonia, une défiance d'ordre idéologique, philosophique envers l'écriture, expression d'une subjectivité qu'à l'instar de Banfi il souhaite contrôler étroitement. En 1933, il a déjà entamé sa polémique contre l'autobiographisme et toute forme de décadentisme. Répondant à une enquête sur la nouvelle culture, Paci dénonce, dans un article intitulé «Cenni per un nostro clima» paru dans le n° 2 de février 1933 de la revue *Orpheus*, les symptômes de décadence culturelle parmi lesquels il voit : «l'isolamento sempre maggiore dell'artista in forme autobiografiche ed estetiche o in una poetica che lascia fuori di sé ogni contenuto

35 Ibidem p. 40.

36 Cf. A. POZZI, Ibidem, p. 38 : «L'evasione dal reale nel fantastico è lecita solo quando venga scontata con la pena attiva dell'espressione. Per questo, della mia vita sognata, resta moralmente valida solo *La vita sognata*, quei dieci fogli che sono riuscita a buttare fuori da me».

37 Cité par A. VIGORELLI, *L'esistenzialismo positivo di Enzo Paci...*, op. cit., p. 57.

preoccupandosi solo dei problemi della forma». ³⁸ Certes, il nuancera fortement cette position à la fin de sa vie, mais en 1935 Antonia Pozzi n'échappe sans doute, selon lui, ni à l'un ni à l'autre de ces écueils. Enfin, ses goûts littéraires et artistiques au sens large le portent vers un sage classicisme que Luciano Anceschi ne se privera pas de brocarder. La personnalité même de Paci l'empêche d'accorder sa juste place au narcissisme du créateur, à la jubilation qu'apporte aussi, à côté de grands tourments, l'acte d'écrire. S'il est conscient des difficultés qu'affronte quotidiennement Antonia – et qui, au sein du groupe ne le serait pas, bien que tous probablement les sous-estiment –, il doit être de ceux qui pensent qu'elle doit les résoudre existentiellement.

Le dernier élément qui a beaucoup contribué à la marginalisation d'Antonia Pozzi, en dépit des qualités exceptionnelles de celle-ci, a été la misogynie ordinaire de l'époque, comme «*respirata con l'aria*» pourrait-on dire en paraphrasant Sereni, misogynie à laquelle n'échappe pas le groupe banfien. Les femmes n'en sont point écartées, mais leur place est naturellement secondaire. Le ton semble donné par l'épouse de Banfi, dévouée au Maître et excellente maîtresse de maison, mais esprit limité et auteur de médiocres romans à travers lesquels s'exprime une conception très réductrice de l'éducation et du rôle de la femme dans la société. ³⁹ D'autre part, il suffit de jeter un coup d'oeil aux destins individuels de celles qui en faisaient partie pour constater qu'ils ont été subalternes : aucune femme n'a fait de carrière universitaire. Ottavia Abate a été professeur de philosophie dans les lycées, à Piacenza notamment : on retrouve sa trace à l'occasion d'un congrès sur Banfi où elle est présente, mais n'intervient pas. ⁴⁰ Maria Adalgisa Denti et Eva Randi se signalent, qui pour la publication de son mémoire préfacé par Banfi, qui pour être

³⁸ Id., *ibid.*, p. 158.

³⁹ D. Banfi Malaguzzi qui définissait emblématiquement sa fonction par cette expression : «*il mio lavoro che era d'ago e di scrivere*», pouvait écrire maladroitement en 1967, dans la délicate tentative de justifier a posteriori la prestation de serment de Banfi pour conserver sa chaire sous le fascisme, qu'en cas contraire sa famille aurait été obligée de se réfugier «*in paesi forestieri dove in fatto di libertà umana e di umana dignità non si stava gran che meglio che da noi*», in A. BANFI, *Umanità, op. cit.*, p. 206. Daria BANFI MALAGUZZI est l'auteur, parmi d'innombrables romans, de *Femminilità contemporanea*, Milano, Alpes, 1928, 167 p. ; *Cielo d'aprile*, Brescia, «*Queriniana*», 1932, 202 p. ; *Le indifese*, Lanciano, Carabba, 1934, 447 p. Sans répondre strictement aux critères des romans roses, ces livres, qui ne présentent aucun intérêt littéraire, véhiculent une représentation de la femme fortement influencée par le fascisme.

⁴⁰ Cf. *Antonio Banfi e il pensiero contemporaneo*, Atti del convegno di studi banfiani (Reggio Emilia, 13-14 maggio 1967), Firenze, La Nuova Italia, 1969, 518 p.

l'auteur d'une des trois traductions disponibles de la *Vie des formes* d'Henri Focillon.⁴¹

En fait, si la fréquentation assidue du milieu banfien a été largement positive, voire exaltante pour l'intelligence d'Antonia, elle a peut-être, en raison des multiples facteurs que nous venons d'évoquer, définitivement élargi une lézarde qui s'était ouverte en elle bien des années auparavant. Comme tous les jeunes gens qu'il a formés, Antonia a été invitée, selon l'expression de Banfi, «ad aprir orizzonti nuovi alla verità, a bandir falsità e menzogne retoriche, a raggiungere il contatto con un aspetto della vita, a riscoprire in esso se stesso».⁴² Pour ce qui la concerne, elle s'est pleinement acquittée des deux premières propositions de ce programme. Quant à «raggiungere il contatto con un aspetto della vita», de même que «riscoprire in esso se stessa», voilà qui la renvoyait à un malaise existentiel rendu plus aigu par les heurts avec ses condisciples et l'amère prise de conscience qui en découle.

Son suicide n'a pas été sans écho au sein du groupe banfien. Il semble avoir provoqué tous les types de réactions que suscitent à l'ordinaire les drames de famille dont on sent obscurément que l'on porte une part de responsabilité. En premier lieu, chez presque tout le monde, dans l'immédiat ou tardivement, l'embarras ou le refoulement, générateurs d'un silence contraint : de l'abattement de Sereni, qui ne s'exprimera qu'en poésie, à la gêne de Giancarlo Vigorelli qui, après avoir traité en journaliste de l'édition 1943 de *Parole*, ne fait, en commentant le poème de Sereni «3 dicembre», aucune allusion à l'occasion de sa composition.⁴³ Paci, dans son compte rendu de *Parole* que certains ont dit ému, joue en fait la rigueur intransigeante que la mort ne désarme pas.⁴⁴ Anceschi, dans l'introduction de *Linea Lombarda*, s'apitoie en père affectueux. Il n'est pas jusqu'aux chroniques de Cantoni qui n'aient, comme on l'a vu, une saveur d'auto-accusation.

Pour Antonia Pozzi, l'insupportable s'est présenté sous la forme du choix très mannien entre un destin de femme et un destin de poète, entre la vie et la création. Choix qu'en définitive elle ne pourra pas assumer en raison de ce qu'on nommerait aujourd'hui sa féminité. Femme, elle aura vécu deux drames successifs, tous deux tristement ironiques. Le premier est celui du déni de maternité. Prisonnière d'un milieu qui la

41 M.A. DENTI, *Scienza e filosofia in Meyerson*, pref. di A. Banfi, Firenze, La Nuova Italia, 1940. Henri FOCILLON, *Vita delle forme* a cura di A. Baratonno, trad. di Eva Randi, Milano, A. Minuziano, 1945.

42 A. BANFI, «Lettera autobiografica di Banfi»...op. cit., p. 33.

43 Cf. G. VIGORELLI, *Nel sangue lombardo*, Milano, Munt Press, 1974, p. 107.

44 E. PACI, «Parole di Antonia Pozzi», in *Corrente*, anno II, n°13, 1939, .

voulait consacrée à la famille, au don de soi, à l'enfantement, elle se sera vu, au moment où elle se conformait pleinement au modèle qui lui était proposé, interdire de poursuivre dans cette voie par ceux-là mêmes qui l'avaient façonnée à leur image. Tout un aspect du drame personnel vécu par Antonia Pozzi est lié à une rébellion de toute sa personnalité à une condition féminine socialement intériorisée mais intellectuellement et intimement refusée. Très jeune, on l'a vu, Antonia exprime une crainte pathétique de la féminité qui l'attend et s'accroche au refuge d'une adolescence asexuée. Devenue femme, elle ne cessera de cultiver dans son corps et son esprit des passions et des goûts considérés à cette époque comme masculins : le goût de l'isolement et des idées, l'amour de la solitude dans la nature, la pratique de tous les sports avec une prédilection déclarée pour l'alpinisme. A dix-sept ans, elle est tendue comme un arc, pleine de promesses. Le 25 août 1929, elle écrit de Pasturo à sa grand-mère :

... credi, la montagna è una palestra insuperabile per l'anima e per il corpo.

Nel salire, non si è che carne pieghevole e istinto felino aggrappati alla rupe pungente : a palmo a palmo, con l'arcuata tensione delle dita, con la piatta aderenza delle membra, si guadagna la roccia. E poi, in vetta, quando ti vedi intorno un anfiteatro di guglie e di ghiaccio, o, da una cengia esilissima, guardi, sotto lo strapiombo, affogata nella fluidità vertiginosa, la falda verde da cui balza il getto estatico di massi che hai conquistato, allora un ebbrezza folle t'invade e l'adorazione selvaggia della tua fragilità ardente che vince la materia.

Eppure, là in alto, anche la materia, la colossale materia che ci attornia, non sembra inerte ed ostile, ma viva ed amica : e le guglie pallide non sembrano monti, ma anime di monti, irrigidite in volontà d'ascesa.

Jeune adulte, son amour de la montagne subsiste mais il est devenu refuge loin d'un monde qui ne lui convient pas et lui renvoie une image d'albatros inapte à la vie matérielle et quotidienne : l'esprit de conquête a abdiqué. Peu à peu l'orgueilleuse revendication devient résignation triste à son altérité. Refuge, la solitude, la poésie, l'univers spirituel le sont aussi. Le cas d'Antonia n'est pas isolé. En cela elle est représentative d'une génération de femmes dont Simone de Beauvoir a exposé le drame dans un roman sans doute contestable mais significatif et, de ce point de

vue, important : *Quand prime le spirituel*.⁴⁵ Antonia Pozzi n'est pourtant pas insensible aux émotions de la chair : ses lettres, son journal, ses poésies aussi le disent et devront être envisagées dans cette optique.

Le deuxième épisode est tout aussi paradoxal. Antonia, qui a paru se résigner à vivre la création poétique, selon le mot de Madame de Staël, comme le deuil éclatant du bonheur, ne peut en définitive s'accepter poète, car d'une part à ses propres yeux, l'écriture ne saurait justifier à elle seule une existence féminine, et d'autre part les réticences, pour ne pas dire le rejet, de ses pairs, c'est à dire de ceux-là mêmes qui, porteurs du verbe et du message qu'elle avait fait siens, auraient dû l'encourager à choisir la voie de la libération poétique, n'ont pu que corroborer ses doutes et son manque de confiance en soi. Antonia Pozzi est morte d'un choix impossible : partagée entre son attirance et sa peur de la vie réelle, elle n'a pas pu, comme Tonio Kröger, le héros de Thomas Mann qui l'a tant marquée et à qui elle s'identifie, se résoudre à rester en marge de la vie afin de construire une oeuvre. Le moment culminant de la crise se situe à la fin de 1935 et correspond à la rupture définitive avec Remo Cantoni.⁴⁶ Son journal, ses poèmes, ses lettres nous montrent un être constamment divisé, rêvant d'une impossible unité existentielle, déchiré entre deux tendances opposées dont aucune en elle ne l'emporte vraiment. Ainsi écrit-elle à Cantoni, avant de l'écrire comme nous l'avons déjà vu en des termes presque identiques à Vittorio Sereni : «Sempre così smisuratamente perduta ai margini della vita reale : difficilmente la vita reale mi avrà e se mi avrà sarà la fine di tutto quello che c'è di meno banale in me».⁴⁷

En fait, elle a été hantée, tourmentée par le problème de la symbiose possible ou impossible entre la création artistique et la vie "normale". Une constante de toute sa vie spirituelle aura été son intérêt pour des livres ou plus généralement des écrivains qui ont exprimé le cruel *dissidio* qui existe entre tout ce qui est intelligence, arts et vie courante. On pourrait dire qu'elle s'est surtout penchée sur des oeuvres qui affrontaient le problème de l'impossible harmonie, du hiatus perpétuel qui se crée

45 S. DE BEAUVOIR, *Quand prime le spirituel*, Paris, Gallimard, 1979, 248 p. Ces récits publiés tardivement ont été en fait composés par S. de Beauvoir entre 1935 et 1937. Leur titre est un démarquage volontaire et ironique de l'essai de Jacques Maritain : *Primauté du spirituel*.

46 Nous attribuons au terme de crise la définition qu'en donne Ortega Y Gasset : «Crisi si ha quando l'universo intellettuale non coincide più con il piano della vita, quando le parole restano senza significato per il comportamento, e all'azione è completamente indifferente il conforto di una disciplina intellettuale.» in *Schema delle crisi*, Milano, 1946, p. 175 (cité par F. PAPI, in *Il pensiero di Antonio Banfi*, Firenze, Parenti, 1961). Cette définition nous semble rendre parfaitement compte de l'état où est alors plongée Antonia Pozzi.

47 A. POZZI, *L'età delle parole è finita*, op. cit., 19 juin 1935, p. 78-79. La lettre à Vittorio Sereni que nous citons p. 51 est du lendemain.

chez certains êtres entre vie intellectuelle et vie concrète. De Flaubert qui incarne pour elle l'impossible exemple, mais aussi le choix d'un autre âge, l'auteur qui a tout sacrifié à l'écriture, jusqu'à Thomas Mann, en passant par Aldous Huxley, héraut de la rigueur conceptuelle, et Manfred Hausmann, chantre de l'errance méditative et angoissée. Plus que tous les autres, c'est Mann qui l'obsède avec son personnage dont le prénom familial lui renvoie plus d'un écho douloureux : Tonio, Antonia, Antonio, Antonello. C'est lui, le bourgeois-artiste, comme elle antinomie faite homme et, comme elle, passionné d'amitié, qu'elle cite et paraphrase à longueur de journal. Elle partage sa conception de l'amour, torture féconde, préliminaire à la création :

*Mais, quoiqu'il sût parfaitement que l'amour lui apporterait beaucoup de souffrances, de tourments et d'humiliations, qu'il détruisait la paix de l'âme et remplissait le cœur de mélodies, sans qu'il fût possible de trouver le repos nécessaire pour leur donner une forme précise et créer dans le calme une oeuvre achevée, il l'accueillit tout de même avec joie, s'abandonna tout entier à lui, et le nourrit avec toutes les forces de son âme, car il savait que l'amour rend riche et vivant, et il aspirait à être riche et vivant plutôt qu'à créer dans le calme une oeuvre achevée.*⁴⁸

La conception de la poésie leur est commune :

*...il trouvait une joie de plus en plus douce dans la poursuite du mot et de la forme, car il avait coutume de dire (et il l'avait aussi noté) que la connaissance de l'âme mènerait infailliblement à la mélancolie, si le plaisir que donne la recherche de l'expression ne nous maintenait alerte et gai.*⁴⁹

Enfin, elle peut parfaitement se reconnaître dans cette phrase de la lettre adressée par Tonio à Lisaveta, qui clôt le bref roman : «Je suis placé entre deux mondes, je ne me trouve chez moi dans aucun, aussi la vie est-elle pour moi un peu pénible.»⁵⁰

L'identification est totale le soir où Antonia Pozzi, lors d'une soirée chez Alberto Mondadori qu'elle rapporte dans son journal à la date du 12 mars 1935, se trouve dans une situation pénible et fautive analogue à celle de Tonio qui contemple la danse de Hans et Ingeborg et qu'elle se voit littéralement sous les traits de Tonio Kröger :

48 T. MANN, *Tonio Kröger*, trad. de l'allemand par F. Bertaux, C. Sigwalt et G. Maury, Paris, Stock, 1923 ; Le Livre de Poche, p. 25.

49 T. MANN, *Tonio Kröger*, op. cit., p. 40.

50 Ibidem, p. 123.

*Mercoledì notte – a casa di Alberto – c'erano due T.K. : Vittorio ed io. Lui a guardare la meravigliosa e pura bellezza di M.T. spiegazzata, qualcita da tante mani di miopi Hansen. Io a sentirmi nascere e crollarmi dentro mondi di sensazioni : lì muta, come se avessi ai miei piedi il mio corpo lacerato e potessi guardarlo.*⁵¹

Dans une lettre à Vittorio Sereni de quelques mois postérieure, elle féminisera même le prénom : Tonia, Tonia Kröger, rappelant que Gianni Manzi l'appelait ainsi avant que, la précédant de quelques années, il ne se suicide. A propos du roman de Mann, elle souligne opportunément qu'il s'achève sur la déchirure constatée du personnage, qu'on ne le voit pas dans son étape ultérieure de créateur heureux :

A Tonio Kröger mancano le pagine della ricostruzione (c'est nous qui soulignons), della gioia creatrice, della fertilità operosa. Ma queste T.M. non ce le voleva dare : egli ha voluto oggettivare in un racconto la sua pena di borghese sborghesizzato, la sua bohème spirituale.

*Ha voluto mostrare a costo di che sangue ci si fa chiamare poeti : e l'errore di chi crede che si possa – cogliere una fogliolina solo dell'alloro dell'arte – “sans la payer de sa vie” –*⁵²

C'est la même reconstruction qu'invoque constamment pour elle-même, une Antonia brisée qui essaie de se stimuler, en vain :

*Adesso tornerai a scrivere poesie... Impara a vivere sola... Costruisciti. ... – Orgoglio, aiutami – ...Bisogna nascere una seconda volta. ...⁵³ E come sei rinata ? Non sono ancora rinata. ... Non mi riguadagnerò più.*⁵⁴

Antonia telle que nous l'avons découverte dans ses écrits, traversée de tensions diverses, marquée tantôt par une volonté désespérée de vivre sa féminité en dépit d'échecs successifs et malgré la défiance que lui inspire cette féminité, tantôt par une acceptation enthousiaste ou résignée de son destin de créateur, nous apparaît en 1938 encore profondément partagée. Certes, elle remplit sa vie spirituelle de projets : essais, traductions, roman de vaste envergure dont elle a laissé quelques ébauches, mais au lendemain de sa mort, elle laisse l'impression d'un être qui, n'étant rattaché au monde que par son travail intellectuel, est cependant

51 A. POZZI, *Diari*, op. cit., p. 45.

52 Ibidem, p. 45.

53 A. POZZI, *Diari*, op. cit., 17 ottobre 1935, p. 47.

54 Ibidem, S. Silvestro 1936-1° gennaio 1937, p. 47.

dépourvu du narcissisme indispensable à la survie du créateur. Force est de constater qu'il lui manque ce moteur indispensable qui donne à l'artiste s'acceptant comme tel la volonté et l'énergie de se transcender. L'équivoque mortelle dans laquelle est tombée Antonia Pozzi a été une sorte de volontarisme héroïque : la tentation de se construire une personnalité en partie factice sur le langage de la morale et de l'effort selon des modèles qui lui étaient proposés par son entourage ou ses lectures. Ce qui est cité d'un auteur est souvent tout aussi révélateur de celui qui lit que de celui qui l'a écrit. Commentant Huxley dont elle a une bonne connaissance, Antonia relève cette phrase : «L'interesse sta proprio nell'esigere da sé medesimi il compimento dell'impossibile.»⁵⁵. C'est précisément ce qu'elle n'a jamais cessé de demander à elle-même sans succès jusqu'à ce matin de décembre 1938, où, sans que faiblisse le moins du monde l'intérêt intellectuel qu'elle portait au monde, l'énergie vitale lui a brusquement fait défaut. C'est en ce sens, qu'on peut bien dire qu'Antonia Pozzi est morte de ne s'être point suffisamment aimée pour être capable de choisir entre un ordre dont elle ne voulait plus et une liberté qui lui demeurerait inaccessible.

Hélène LEROY

55 A. POZZI, «Eyeless in Gaza», op. cit.